



Introduction

Joël Thomas and Mireille Courrént



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/1170>

ISSN: 1923-2713

Publisher:

Université d'Ottawa, Université Laval

Printed version

Number of pages: 7-13

ISSN: 0317-5065

Electronic reference

Joël Thomas et Mireille Courrént, « Introduction », *Cahiers des études anciennes* [En ligne], LVI | 2019, mis en ligne le 18 mai 2019, consulté le 18 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/1170>



Les contenus des *Cahiers des études anciennes* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

À notre époque, où nous sommes confrontés sur le plan scientifique à l'illimité, voire à l'impensable, il est intéressant de voir comment le monde de l'Antiquité a perçu ce sentiment de « plus grand que soi », dont toutes les civilisations et tous les individus font l'expérience, et qui compte parmi les moteurs qui ont conduit l'humanité dans son émergence. Le colloque de Perpignan du réseau européen Le Phénomène littéraire aux premiers siècles de notre ère, dont ce volume constitue les Actes, a été consacré aux notions de Sublime et sublimation dans *l'imaginaire gréco-romain* dans la suite de notre réflexion sur Rationalité et irrationalité dans la pensée et la littérature antiques¹.

¹ Initiée à Lille, cette recherche s'est poursuivie en 2000 à l'université de Perpignan-Via Domitia (Imaginaire et modes de construction du savoir antique dans les textes scientifiques et techniques), à nouveau à l'université de Lille III en 2001, autour de Rationalité et irrationalité, à l'université de Lausanne en 2003 (*Mirabilia. Conceptions et représentations de l'extraordinaire dans le monde antique*), à l'université de Trieste en 2005 (*Phantasia. Il pensiero per immagini degli antichi e dei moderni*), à l'université de Toulouse II en 2007 (*Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins*), à l'université de Wrocław en 2009 (*De natura hominum dans les textes grecs et latins*), à l'université classique de Lisbonne en 2011 (*Révélation et apprentissage dans les textes gréco-latins*), à l'université de Louvain-la-Neuve en 2013 (*Extra-vagances. Écart et norme dans les textes grecs et latins*), et enfin à l'université de Montpellier III en 2015 (*Formes du portrait. Les problématiques de la représentation dans*

Le sublime dans l'Antiquité est depuis quelques années l'objet d'études variées, synthétisées dans l'ouvrage récent de James I. Porter, *The Sublime in Antiquity* (Cambridge, Cambridge University Press, 2016). Le but de ce colloque était donc de dépasser l'approche classique de cette notion et de mettre en évidence sa place dans l'imaginaire gréco-romain et sa fonction dynamique en l'associant au concept de sublimation. L'étymologie nous renvoie en effet déjà à ce qui élève l'âme : le grec *hypsēlos*, comme le latin *sublimis*, désignent tout ce qui est associé aux cimes, élevé, au propre comme au figuré ; la notion de « grande âme », l'élévation de la pensée ou des sentiments, mais aussi la beauté d'un paysage, ou la force de la composition d'une œuvre d'art. Comme dans le syndrome de Stendhal, l'âme humaine confrontée au sublime connaît une *ek-stase*, un ravissement, qui l'immerge dans l'immensité de la Nature.

Or cette sensation a été théorisée pour la première fois dans le *Traité du sublime*, *Περὶ ὕψους*, du Pseudo-Longin (sans doute daté du I^{er} siècle p. C.)², qui constitue donc pour nous, modernes, le repère central de la réflexion antique sur cette notion³. On peut en effet considérer ce texte comme une étape majeure dans la critique littéraire de l'Antiquité, en particulier parce qu'il rappelle que l'imaginaire gréco-latin est polarisé entre deux tropismes : d'un côté, cette aspiration au sublime, et donc une esthétique de l'illimité, et de l'autre, la recherche d'une

l'imaginaire gréco-romain). Tous ces colloques ont donné lieu à des actes publiés. Le réseau dispose d'un site Internet accessible par « Le phénomène littéraire aux premiers siècles de notre ère » ou units.it/phantasia.

² Pseudo-Longin, *Du sublime* VII, 2 : « par nature, sous l'effet du véritable sublime, notre âme s'élève et, atteignant de fiers sommets, s'emplit de joie et d'exaltation, comme si elle avait enfanté elle-même ce qu'elle a entendu » (trad. Pigeaud).

³ Sur la conception du sublime selon le Pseudo-Longin, les sources de cette notion et les notions connexes, voir M. HEATH, « Longinus and the Ancient Sublime », in T. M. COSTELLOE (ed.), *The Sublime : From Antiquity to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 11-23.

harmonie, d'un équilibre, d'une mesure, caractéristiques de l'idéal grec comme de l'esprit romain.

L'imaginaire gréco-romain est certes méfiant vis-à-vis de l'hybris et d'ailleurs de tous les excès. Les voies escarpées de la sainteté ne sont pas son affaire, et il est plus à l'aise dans la recherche de l'harmonie, ou du juste milieu. Toutefois, le *Traité du sublime* témoigne du fait que les Grecs et les Romains n'ont pas ignoré l'esthétique du sublime : « ce n'est point à la persuasion que le sublime mène l'auditeur, mais au ravissement » (I, 3). Cette expérience du ravissement situe le genre humain dans une fragilité inhérente à sa condition, qui aspire à cette dimension sublime mais risque toujours la défaillance ; car le sublime contient en lui-même sa propre limite mortifère. L'être humain est donc condamné à viser les cimes, mais à côtoyer la chute, tel l'acrobate sur son fil, entre deux abîmes. Lucrèce voyait l'homme comme un petit enfant pleurant sur une plage abandonnée ; pour Longin, la vie est « un grand masque tragique posé sur le visage d'un tout petit enfant » (XXX, 2). Le sublime est inaccessible pour l'homme, mais il est ce vers quoi il tend.

Ainsi, à cause de cette complexité de l'âme humaine, l'aspiration au sublime et la recherche de l'harmonie sont les deux faces nécessaires à l'exploration d'un réel perçu comme janiforme. C'est ce qu'écrit Macrobe dans ses *Saturnales* (I, 18, 8), lorsqu'il nous annonce qu'Apollon et Dionysos sont le même : ils sont englobés dans une réalité supérieure. Cette même complexité est au cœur de la démarche du Pseudo-Longin : son traité, si la rhétorique en est le sujet apparent, convoque en réalité de multiples autres aspects de la pensée antique, esthétique, physique, politique ou poétique⁴, et n'est finalement qu'une

⁴ Voir, parmi les études les plus récentes pour chacun des thèmes évoqués ci-dessus, E. THOMAS, *Monumentality and the Roman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 207-220 ; « On the Sublime in Architecture », in J. ELSNER & M. MEYER (eds), *Art and Rhetoric in Roman Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 37-88 ; L. LATTANZI, « Winckelmann et Longin. La rhétorique du sublime

étape dans la réflexion gréco-romaine sur le sublime. Il s'inscrit dans un continuum philosophique, et, plus largement, intellectuel dont ce colloque a voulu éclairer les aspects les plus saillants.

Plusieurs contributions étudient donc le terme et la notion avant Longin, relevant ainsi dans la littérature antérieure les concepts que son traité systématise ensuite. Ghislaine JAY-ROBERT explore ses sources grecques les plus lointaines. Si la critique renvoie souvent les fondements de la notion à Platon, le sublime a à voir aussi avec le théâtre grec⁵ ; dans « Aristophane et Longin ou le sublime en question », elle compare la façon dont les deux auteurs considèrent la question de la création comme élan créateur et la place qu'ils accordent à l'éthique. Joël THOMAS replace le sublime parmi les valeurs fondatrices de l'imaginaire gréco-romain, à travers l'exemple de l'Énéide. Paul-Marius MARTIN s'attache à analyser les emplois de sublimis dans la littérature des périodes tardo-républicaine et augustéenne et Elisa ROMANO parcourt la littérature depuis Varron jusqu'à Sénèque autour des variations de l'expression sublimis uir ; Mireille COURRÉNT étudie la place du sublime dans la théorie vitruvienne de l'architecture à travers une lecture

et les styles de l'art grec », in S. FROMMEL & A. BRUCCULERI (eds), *L'Idée du style dans l'historiographie artistique. Variantes nationales et transmissions*, Rome, Campisano, 2012, p. 217-230 ; J. DROSS, « De la philosophie à la rhétorique : la relation entre phantasia et enargeia dans le traité Du sublime et l'Institution oratoire », *PhilosAnt* 4 (2004), p. 61-93 ; E. MATELLI, « Physis e techne nel Sublime di Longino ovvero Il metodo della natura », *Aevum(ant)* n. s., 3 (2003), p. 99-123 ; A. BILLAULT, « Rhétorique et politique dans le traité Du sublime », in G. BASTIANINI, W. LAPINI & M. TULLI (eds), *Harmonia : scritti di filologia classica in onore di A. Casanova*, Florence, Firenze University Press, 2012, p. 110-120 ; H. VIAL, « Le Traité du sublime, une œuvre de poète, entre Ovide et Sénèque », *Euphrosyne* 43 (2015), p. 157-170.

⁵ Voir entre autres C. RYAN, « Sophocles sublimis », *Anabases* 21 (2015), p. 79-97.

du *De architectura* faite par Lucien de Samosate et qui repose sur les liens que cet art entretient avec la rhétorique.

D'autres contributeurs relisent la littérature impériale avec le *Traité du sublime* en main. Sébastien BARBARA, s'interrogeant sur la spécificité de l'écriture de la geste d'Alexandre par rapport aux problématiques du sublime, se demande notamment si l'œuvre de Quinte-Curce reflète quelque chose des théories esthétiques portées par le traité du Pseudo-Longin et quelle est l'influence réelle de ce dernier dans la littérature postérieure ; François RIPOLL étudie les marqueurs du sublime dans la composition du *Bellum ciuile* de Pétrone, qui en font une tentative de sublime ratée. Mais, depuis les études déjà anciennes d'A.-M. Guillemin et, surtout, d'A. Michel, l'auteur dont l'œuvre se prête le plus à un rapprochement avec le traité du Pseudo-Longin est évidemment Sénèque⁶. Trois analyses sont donc consacrées au rapport que son écriture entretient avec cette notion : Juliette DROSS démontre comment, au-delà de la revendication paradoxale à la fois d'un style sobre et d'une mission de conversion, Sénèque utilise le sublime, langage de la direction spirituelle, comme pierre angulaire de son style ; Amaranta MARUOTTI analyse les procédés par lesquels, dans les *Lettres à Lucilius*, il participe du progrès moral de l'élève ; Jean-Pierre AYGON étudie, à travers le mythe de Phaéthon et le silence d'Ajax et d'Œdipe, comment l'écriture met en lumière d'une façon « sublime » un détail décisif sur le plan éthique.

Enfin, c'est par Sénèque que ce colloque dépasse l'expression littéraire du sublime. Longin dit en effet que nous avons besoin de nous inscrire dans un projet plus élevé que nous-mêmes. Nous

⁶ A.-M. GUILLEMIN, « Sénèque directeur d'âmes 3 : les théories littéraires », REL 32 (1954), p. 250-274 ; A. MICHEL, « Rhétorique, tragédie, philosophie : Sénèque et le sublime », GIF 21 (1969), p. 245-257. Rappelons, parmi les études du sublime chez Sénèque, les contributions récentes d'E. GUNDERSON, *The Sublime Seneca : Ethics, Literature, Metaphysics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, et de C. M. CALCANTE, « La Retorica del sublime : il Περὶ ὕψους e il teatro di Seneca », SCO 47 (2001), p. 338-426.

sommes alors incités à poursuivre et enrichir notre investigation du sublime à travers une dynamique : la notion de sublimation. On peut l'envisager dans le sens que lui donne la psychanalyse depuis la seconde topique de Freud : c'est une charge valorisante qui dévie la pulsion. Toutefois il est sans doute plus intéressant de revenir à son sens premier, celui que lui donnaient les alchimistes : la distillation des éléments volatils de l'œuvre, qui se condensent dans la partie supérieure du vase. Transposé dans le domaine psychique, l'objectif de la sublimation devient dès lors de savoir comment parvenir à s'extraire de la banalité pour toucher au sublime. C'est bien le but du platonisme⁷, mais aussi celui de la figure stoïcienne du proficiens, l'homme en marche entre l'aveuglement des ignorants et la lumière sublime qui éclaire le sage. Prise dans ce sens, la sublimation est avant tout associée à l'idée du passage d'un état à un autre, à la métamorphose. Cela revient à dire que le sublime nous parle de l'élévation, et la sublimation, du dépassement de soi et du monde par la purification. Ainsi comprises, toutes les figures de l'initiation sont étroitement associées aux processus de sublimation, comme « montée » et « tissage » à la fois. La projection vers le sublime et le processus de sublimation sont alors métaphorisées par le caducée d'Hermès, son thyrses et ses deux serpents entrelacés : verticalité « héroïque » du thyrses évoquant les cimes et les abîmes du sublime ; entrelacement et « tissage » ophidien d'autre part, nous renvoyant au « nocturne synthétique » et au processus de sublimation, pour les adeptes des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*.

La place de cette sublimation chez Sénèque, déjà abordée par Juliette Dross, est au centre de l'analyse de Jean-Christophe COURTIL : la lutte contre la douleur est une épreuve initiatique qui permet d'avancer sur la voie de la

⁷ D. C. INNES, « Longinus and Caecilius : Models of the Sublime », *Mnemosyne* 55 (2002), p. 259-284, et A. SÉGUY-DUCLOT, « Généalogie du sublime : le Περὶ ὕψους du Pseudo-Longin, une tentative de synthèse entre Platon et Aristote », *RSPH* 88 (2004), p. 649-672.

sagesse, et sa mise en œuvre est soutenue par une rhétorique sublime de l'exemplar patientiae qui suscite l'envie d'imiter ou de dépasser le modèle. Notre parcours diachronique s'achève avec Paul-Augustin DEPROOST et la quête intérieure d'Augustin : c'est par le cœur que celui-ci touche au sublime. Augustin, pour qui la quête du sublime est fondamentalement une quête de l'harmonie, de l'équilibre, de l'unité, vient finalement réconcilier et dépasser les deux tropismes de l'imaginaire gréco-romain.

Joël Thomas
Mireille Courrént